

Sur l'auteur

En licence de théâtre à l'Université Sorbonne-Nouvelle – Paris-III, Eden Levin commence à s'intéresser à l'écriture de textes dramatiques. Lauréat en 2018 du prix de la Nouvelle de la Sorbonne-Nouvelle pour *L'Anax de Juin*, il intègre alors le master de création littéraire de l'Université Paris-VIII. *Jeudi* est son premier roman.

JEUDI

Eden Levin

JEUDI

NOTAB/LIA

Eden Levin est représenté par l'Agence Trames.
trames.xyz

La citation « Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme » est tirée du livre de Mark Fisher, *Le Réalisme capitaliste. N'y a-t-il pas d'alternative ?* (Entremonde, 2018, pour la traduction française). Citation que Mark Fisher attribue lui-même à Frederic Jameson et Slavoj Žižek.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-857-7

*Raconter à la suite, en enfilade,
ce n'est vraiment que pour les choses de peu
d'importance.*

JOÃO GUIMARÃES ROSA, *Diadorim*

[réflexions quant à la recherche d'un incipit fort pour un manifeste révolutionnaire.]

Pour faire entendre notre message, il va falloir tuer.

Non, non, c'est trop fort.

Pour faire entendre notre message, nous sommes prêts à tuer.

Non.

Nous sommes prêts à mourir.

Non, toujours pas, ça fait *corporate*. Et puis « prêts à », ça sonne comme une fausse promesse. Nous allons mourir. Il faudra tuer. Mais c'est trop fort ça, personne ne voudra se ranger derrière ça. C'est pourtant vrai, non ? Pour faire entendre notre message, il va falloir cracher du plomb, perdre un œil, vomir nos tripes, couper des têtes. Qui nous lira, sinon ? Qui lit encore les vivants ?

Une page ne vaut plus rien si elle n'est pas jonchée de cadavres.

Ah, et puis merde.

Il va falloir tuer ça sonne mieux, et je pourrai toujours dire au juge que je suis folle.

I

Oh, the things I do for love...

EAZY
BREEZY
*YEEZY**
YEEZY SLIDES™
COMING THIS SUMMER
TO A FOOT LOCKER NEAR YOU

**Simple, frais, yeezy.*

ET
MAINTENANT
UN INTERLUDE
MUSICAL

rock and roll
is the hamburger
that ate the world

**UNE TROMPETTE
MAL EMBOUCHÉE**

Panique hier matin à Jallons où le trompettiste Ray Cassandra, censé inaugurer le festival de jazz annuel de JamOn Jallons, s'est lancé dans un solo ininterrompu de presque quatre heures sans pouvoir être délogé de la scène, avant de s'écrouler d'épuisement.

ON DÉCOUVRE
ENSEMBLE

ATOM BOMB MOTHER
NOUVEAU SINGLE DU
GROUPE ALYS BUCKMAN &
THE FLOWING TEARS
PREMIER MORCEAU DEPUIS 15 ANS

*You love your mother
And she loves you back
You thought you could trust her
but she comes in with a
smack*

MR MARIO

GRAND VOYANT GRAND MÉDIUM

Travail sérieux et efficace, résultats surprenants et garantis dans la semaine, discrétion assurée. Réussit là où les autres ont échoué.

DÉPLACEMENT POSSIBLE

Reçoit sur rendez-vous de 8h00 à 22h00

*It's for your own good
You should learn to love your lot in life
It's for your own good
You should learn to love your lot in life*

***We must either love each other,
or we must die.***

Lyndon B. Johnson, un président méconnu

Retour sur une carrière
qui a changé la guerre froide

*Les gâteaux de votre grand-mère.
Les courses à vélo avec votre oncle.
Personne ne peut remplacer vos proches.
Le bon vieux temps vous manque ?
Sortez-le de sa tombe !*

***OTHERSIDE®*, revivez les beaux jours.**

Tous les jeudis, c'est le même cirque.

Elena me retrouve chez moi et on part ensemble chez Valencia pour continuer notre projet. On traverse tranquillement les allées froides de Noisy-le-Grand jusqu'au RER, on attend quatre à quinze minutes que le train arrive, on monte. Ainsi se déroule la première étape d'un périple qui consiste principalement en un long et soporifique ballotement dans les entrailles franciliennes. Après quarante-cinq minutes sous le béton, on finit par émerger sur la place des Fêtes, où on est censés retrouver Valencia. Censés, parce qu'elle ne nous y attend jamais. On arrive à 10 h 30 devant l'interphone de son immeuble, on sonne, on attend deux minutes, on sonne, on attend trente secondes, on sonne ; c'est seulement alors qu'on peut espérer établir le premier contact de la journée avec Valencia Eck-De Groot, ou plutôt avec ce qu'elle a pu traîner d'elle-même hors de son lit avant l'heure du déjeuner.

« Ah dix heures trente putain déjà montez, montez... Merde... »

Si on va chez elle plutôt que chez Elena ou chez moi pour notre projet, c'est principalement pour ça. Pour son sommeil. Oui, l'appartement hérité de la grand-mère De Groot est spacieux et bien isolé acoustiquement, mais le mien aurait bien pu faire l'affaire. Sans parler d'Elena, qui habite dans une maison. Mais voilà, s'il fallait attendre chaque jeudi que Valencia arrive pour travailler, on n'aurait pas commencé. Alors on se plie à ses besoins et sa volonté et on cavale jusqu'en intra-muros. On pourrait aussi bien continuer sans elle. C'est problématique, les retardataires, et on pourrait s'imaginer que son attitude trahit un sérieux manque de motivation, mais non. On la garde. Elle est charmante.

Au moins, Valencia a l'habitude de se préparer à une vitesse hors du commun. Le temps qu'on monte jusqu'au cinquième étage, on trouve en général la porte ouverte, deux cafés et un thé posés sur une table dans le salon, et une Valencia radieuse, habillée de la tête aux pieds, prête à attaquer une journée relativement productive. Seulement, aujourd'hui, un drôle d'augure nous promet un scénario différent. Voilà, nous sommes au cinquième étage, mais la porte de son appartement est fermée.

On toque.

Rien.

On sonne.

Rien.

On sonne à outrance.

« J'ARRIVE ! »

La porte s'ouvre mollement, à peine manœuvrée par une Valencia en short, t-shirt, pantoufles et armée d'un bol de céréales tout juste entamées.

« Ça va ? »

« Ouais, ouais... Entrez les gars, entrez. »

On comprend assez vite. Deux odeurs emplissent son appartement, deux odeurs distinctes et promptement reconnaissables par qui les côtoie régulièrement. La première, acide, vient des bouteilles de piquette disposées sur la table basse, toutes vides, ou presque. L'autre provient de la chambre de Valencia. C'est une odeur plus animale. Âpre. Secrète.

« Ça pue la bite, non ? »

Valencia jette un œil mauvais à Elena, qui a pourtant raison. Ça pue la bite.

La porte de sa chambre est ornée de diverses reliques des années 1980. Des posters vintage format A4 et des cartes postales de films d'horreur et de groupes de cold wave. Tous les regards sont rivés à cette porte, les yeux vont se balader au-delà de la frontière de bois, par-delà les limites de

l'imagination, essayant de se figurer la source du mystérieux parfum.

Il se révèle dans un lent et douloureux grincement de gonds. Un grand Viking blond aux yeux bleus tout droit sorti des plus fous fantasmes des années 1930. Il se tient là, torse nu, ses iris éclatants. Il sent un peu, mais il est très beau dans son genre. Valencia, qui avait posé son bol pour pouvoir se masser les tempes, relève un instant les yeux vers lui, puis vers nous, puis s'affale sur le canapé dans un soupir agonisant.

« Enchanté, Siegfried. »

Putain. Wagner tout-puissant.

« Salut. Elena. »

« Salut. »

« Alex. »

« Salut. »

Il me serre dûment et fermement la main. À 30 cm de son sourire dévastateur, je peux sentir la chaleur fétide de son haleine, les chips qui macèrent dans son estomac, l'alcool dans lequel elles baignent, l'absence critique de sa brosse à dents. Maintenant qu'il est si près, il m'a l'air un peu trop beau, son odeur trop puissante. Sa présence prend trop de place. Ses dents brillent. Il m'en impose. Il va rejoindre son hôte sur le canapé. Ils se regardent dans un tendre moment de silence

qui n'est perturbé que par le bris des céréales entre les molaires de Valencia. Elena va s'asseoir face à eux, sur le sol, de l'autre côté de la table basse.

Moi, je reste debout comme un gland. Je suis planté au bord de la table, les mains tapies dans mon blouson en cuir de crevard. Je me demande franchement ce que je fous là, à avoir traversé l'enfer francilien un jeudi matin où j'avais rien de prévu à part mon projet avec mes potes, si finalement c'était juste pour rencontrer le nouveau plan cul aryanisant de la semaine. Putain, Valencia. Le jour du projet, quoi. C'est sacré. Non ? Les plans cul, c'est super ; ton beau gosse, c'est un beau gosse, mais quand même. Merde.

Elena a l'air de s'en foutre. C'est bien. Tout le monde s'en fout. Y a plus de respect. Au moins elle est sociable. Elle pose des questions. Elle est curieuse, elle est là, Elena.

« Tu fais quoi toi du coup ? »

« Je... »

« Vous vous êtes rencontrés comment ? »

« Euh... »

« Une à la fois, Elena. »

« Bon ben vous vous êtes rencontrés comment, dis ? »

Et Valencia de commencer une histoire de bar et de croisements de regards qui va pas finir de sitôt. Je sais pas comment ils font. À ça près, c'est un guet-apens. Je suis arrivé ici enthousiaste, vulnérable,

prêt pour le travail et voilà que je me retrouve à devoir rencontrer quelqu'un. Je vais être là pour un moment, et je vais pas aimer ça. J'aimerais rentrer chez moi. Ou que ça s'arrête. Oui, c'est ça, j'aimerais que ça finisse, qu'il parte, heureux de t'avoir rencontré, on peut passer à autre chose ? Putain, c'est pas si terrible. C'est qu'une petite conversation de rien du tout et tant que je suis pas pris dedans je peux juste m'imaginer que je suis ailleurs, ça passera tout seul. Tout seul. Mais pourquoi elle me regarde ? Valencia me regarde. Merde, merde. J'ai rien écouté. J'ai raté quelque chose ?

Non. Non, c'est pas ça. Elle a l'air mal. Au-delà de la gueule de bois. C'est de la gêne ? C'est du stress. Quelque chose la tiraille. Elle soupire et elle prend une voix, et elle déclare :

« J'ai quelque chose à vous dire. »

Alors ça y est, c'est important, c'est une annonce. Je vais devoir m'investir.

Piégé.

La porte me paraît lointaine tout d'un coup.

Elle hésite, elle ne me regarde plus. Elle a l'air inquiète. Je lui dis de pas s'en faire, qu'elle peut tout nous dire, tout ça sur un ton tout doux et avenant parce qu'Elena le fait depuis tout à l'heure et que je suis un mouton. Mais je pense que j'ai vraiment pas envie qu'elle nous dise. Vraiment pas. Elena elle est gentille, Elena elle est curieuse, Elena

elle pose sincèrement ses questions par souci pour ses amis. Moi je le fais pour que la conversation se termine plus vite. Parce que j'ai peut-être encore le temps de changer d'état d'esprit et de trouver quelque chose à faire aujourd'hui.

« Bon, en fait, voilà. Déjà... On s'aime. »

« Ah ? »

« Oui. C'était un peu... »

« Un coup de foudre quoi. »

« Oui, on a parlé, on s'est plu, et voilà. »

« Ok, ben... C'est cool pour vous. »

C'est cool pour eux. Tout ça pour ça ?

« Y a pas que ça. »

Ah bon.

« On a vu que ça collait tout de suite, tu vois. On sait que Siegfried et moi, on est pour la vie. Pas vrai ? »

« Pour la vie. »

« Je t'aime. »

« Je t'aime. »

Seigneur.

« Donc, on s'aime. Et j'ai confiance en lui. Alors je sais que ça va vous faire chier, mais vous savez

quoi je m'en fous. Je lui ai dit qu'on avait un projet. Et je veux qu'il en fasse partie. »

Elle pensait qu'on dirait non tout de suite ? Peut-être qu'on devrait. Mais on l'a pas fait. On se regarde avec Elena, pour penser. Réfléchir à l'essence du projet, ce qui le fait survivre à la mort des muses et aux rêves brisés. Alors je me tourne vers le couple en souriant comme un simplet, et Elena dit allez pourquoi pas.

Le projet était né quelques années plus tôt dans une fac parisienne. Je venais d'entrer en première année de licence d'arts du spectacle, dénomination faussement inclusive signifiant en réalité juste « théâtre », parce que j'avais aucune foutue idée de ce que j'allais bien pouvoir faire de ma vie et que ce serait toujours trois ans de gagnés avec une bourse mensuelle. Elena, c'était un autre personnage. Elle était là par certitude, parce qu'elle tenait dur à son triple cursus théâtre-philo-socio. Elle comptait pas perdre son temps et encore moins se faire chier. Nos premiers cours magistraux ressassaient en boucle les éléments clés de la *Poétique* d'Aristote qu'elle avait déjà lue trois fois, alors au lieu de prendre des notes, elle faisait son networking.

« Eh, tu fais quoi jeudi ? »

Elle posait la question à chacun de ses voisins.

« J'ai une idée de projet, ça te tente ? J'aimerais bien organiser une rencontre jeudi. Jeudi onze heures, si ça te tente. »

J'avais rien de mieux à faire, mais c'est pas ce que je lui ai dit. En tout cas, je suis venu. En comptant Elena, on était cinq étudiants, accroupis comme des *gopniks* sur le parvis hivernal de la fac.

« Bon, on fait peut-être des présentations ? Comme ça je vous dis qui je suis, je vous dis ce que je veux faire, et puis après si ça vous botte vous vous présentez aussi et on voit si on peut travailler ensemble. Voilà, moi je m'appelle Elena Loudatenko. J'ai dix-huit ans, je fais du théâtre depuis neuf ans et, pour faire court, j'ai envie de monter un spectacle. À chaque fois, j'essaie de monter un spectacle, j'ai été dans trois collectifs déjà, et on n'est jamais allés jusqu'au bout. J'en ai un peu marre, alors voilà, mon but, cette année, c'est d'y arriver. Je dis cette année, c'est pas pour mettre la pression à qui que ce soit, ça peut être dans quinze ans, je veux juste qu'on soit à fond, qu'on aboutisse à quelque chose et qu'on soit satisfaits. J'ai quelques idées déjà, mais le but c'est qu'on soit un vrai collectif, qu'on y mette tous du nôtre un peu. Je veux des séances hebdomadaires, du travail en amont, enfin qu'on soit à fond quoi. Allez, on fait un tour ? Dans le sens des aiguilles d'une montre. »

Il y avait David Gerstein, qui disait qu'on pouvait l'appeler Doudou parce que ses amis l'appelaient comme ça en Israël, quand il y vivait, mais on l'a tous appelé David quand même. Il parlait d'Histoire, des pièces qu'il écrivait sur l'Histoire, des choses qu'on pourrait apprendre de l'Histoire. Son truc c'était vraiment écrire, qu'est-ce qu'il écrivait, il adorait écrire pour nous, et sur nous un jour peut-être, quand il aurait épuisé tout ce que l'Histoire pouvait lui offrir, même si c'était peu probable que ça lui arrive. Je le trouvais un peu prétentieux, mais quand même intéressant, alors je ne lui ai rien dit.

Il y avait Samuel Benazeraf, un type couvert de patches et de studs, qui se revendiquait punk, qui disait qu'il avait besoin de créer une œuvre subversive, coûte que coûte, quoi que ce soit, un truc hardcore, et grotesque, il faut que ce soit grotesque pour unir l'abstrait au corporel, quoi que ça veuille dire, il l'avait lu dans Bakhtine, qui que ce soit. En tout cas, il vivait pour la musique, son truc c'était la pluridisciplinarité, il adorait ça, la musique au théâtre, il pourra nous en balancer, ça c'est sûr. Je le trouvais un peu prétentieux, mais quand même sympathique, alors je ne lui ai rien dit.

Il y avait Valencia Eck-De Groot, que je ne connaissais pas encore, qui était un peu timide et qui a fait une présentation très courte, mais qui nous a quand même dit qu'elle aimait bien écrire aussi, qu'elle avait gagné un concours au lycée, enfin bon, ça voulait rien dire, c'était au lycée quoi,

mais c'est juste pour dire qu'elle aimait bien écrire, que ce qui l'intéressait c'était la socio et que si on faisait un spectacle, elle aimerait que ce soit un peu engagé au moins. Je l'ai pas trouvée prétentieuse du tout, alors je ne lui ai rien dit.

Et du coup il y avait moi, Alex Vandergrift. Mon vrai nom c'est Alexandre, mais tout le monde finit par m'appeler Alex de toute façon, alors je ne leur ai pas dit.

On est partis sur un collectif pur jus. Tout le monde fait tout, toutes les décisions doivent être prises à l'unanimité. Après trois mois de délibérations, on a fini par se mettre d'accord sur un nom. Parmi les propositions se démarquaient Collectif Kolkhoze, Collectif Individuel, Le Khôl et Tifs et Collectif Enfants Lunaires, mais le consensus mou nous avait adoubés Collectif Jeudi. On voulait participer à un petit festival de création étudiante qu'Elena avait déniché sur le tableau d'annonces poussiéreux de la fac. Le rendu était dans un peu plus d'un an, on avait le temps. Le festival était centré sur le thème « la rue », et il nous a fallu trois autres mois de débats pour se mettre d'accord sur un titre pour notre spectacle : *Stalingrad*. L'idée venait de David, et on s'est dit que ça en jetait, alors on a gardé. Pour ce qui était du contenu, c'était une autre histoire. S'il avait eu la satisfaction de pouvoir nommer le spectacle, David n'a pas supporté l'aspect communautaire de l'écriture bien longtemps. C'est un pluvieux jeudi matin de

mars qu'il a décidé de nous annoncer son départ du collectif. Elena, Valencia et Samuel ont essayé tant bien que mal de le dissuader, et moi j'ai fait semblant. Malgré tous « nos » efforts réunis, le dramaturge a pris un dernier café en notre compagnie, avant que sa tasse ne disparaisse définitivement de la table basse de Valencia.

Amputés d'un cinquième de nos effectifs, il nous restait encore quelques mois pour compléter un spectacle qui existait à peine au-delà de son titre. L'idée de base de David c'était de faire un parallèle entre le chaos des rues de Stalingrad et une forme de lutte plus actuelle contre le capitalisme néolibéral. Paulus incarnerait le grand capital ; Joukov, le mouvement alternatif sauveur du genre humain. Le tout ressemblait à une parodie d'agit-prop soviétique des années 1920. Le départ de David signifiait qu'on pouvait enfin remanier librement et subtilement son *magnum opus*, encore fallait-il trouver comment. Valencia voulait recycler le texte dans la limite du possible parce qu'elle aimait que ce soit politisé, Sam voulait garder le côté guerre parce que ça pouvait faire une ambiance musicale de bâtard, Elena voulait réutiliser un dialogue entre deux soldats aveuglés, un Soviétique et un nazi, qui débattaient sur la nature du mal au seuil de la mort parce qu'elle pouvait se donner l'air philosophe, et moi je voulais garder le titre parce que ça sonnait bien. Fidèles à nos principes, on a fait durer la décision sur trois mois. Encore. L'ensemble est devenu plus performatif,

plus abstrait, métaphorique, métaphysique, allégorique, expressionniste et peut-être un peu, quelque part, élitiste. Par souci de subtilité et d'esthétique, le propos s'est retourné contre nous. Ce qui était tellement limpide au départ se retrouvait écrasé par le *Sens* et l'*Art*. C'était lourd à jouer et c'était chiant à voir. Le festival nous a donné trois dates à la rentrée universitaire, deux à la fac et une dans la petite salle d'un théâtre partenaire. À la fac les retours étaient terribles. Certains trouvaient ça mou, d'autres trouvaient ça opaque, bordélique, que ça manquait de rythme. L'unique point positif était l'ambiance musicale de Samuel. On lui disait que c'était violent, menaçant, pile comme il faut. Notre prof d'histoire de la scène est venu le féliciter expressément. Ça le flattait bien, le coquin. Il s'est mis l'idée en tête que c'était cette violence qui manquait, qu'elle était l'esthétique essentielle du spectacle. Alors bien sûr, Sam étant Sam, et Sam étant hardcore, il a voulu pousser le curseur à fond.

Lors de la scène finale de *Stalingrad*, le personnage de Karl Maria Wiligut, ésothériste de la SS à la présence anachronique pour laquelle David nous aurait fustigés, étripait un jeune poussin lors d'un pseudo-rituel irministe, scène qui était pour nous d'une importance symbolique capitale car représentant le sacrifice de la jeunesse du XX^e siècle sur l'autel du fascisme. Avec du recul, la dague en plastique, le poussin en peluche et l'autel sacrificiel en carton couvert de runes aléatoires peintes à la main

ne donnaient peut-être pas au tableau la gravité et l'élégance qu'on lui imaginait. Sam, qui interprétait le sorcier, s'en était peut-être déjà rendu compte à l'époque. Dans un élan Alice Cooperesque, il nous a tous fait la surprise de répandre sur le plateau les entrailles bien réelles d'une pauvre petite bête jaune et sans défense.

Le festival nous a évidemment bannis de toute future participation. On s'en foutait un peu, on était déjà tellement dégoûtés par l'échec de notre spectacle que ça changeait plus grand-chose. Le vrai coup dur a été pour Sam. La fac l'a viré et il s'est retrouvé obligé de rembourser les trois premiers versements de sa bourse échelon 4. Il s'est chopé un CDI dans une grande surface, plus moyen de faire des études, plus le temps pour le collectif. Alors il est parti aussi, et on n'était plus que trois.

On n'a pas bu de coups ou quoi, pas de cérémonie ni quoi que ce soit. Il nous a annoncé qu'il pouvait plus continuer, chacun a rangé ce qu'il avait à ranger et puis on est partis, salut, on se voit la semaine prochaine. On n'a pas compris tout de suite à quel point l'échec nous pesait. À quel point il nous changerait. Rétroactivement, je pense que le collectif aurait pu s'arrêter à ce moment-là, que plus aucun de nous n'était prêt à laisser son nom sur quelque chose. C'était une croisée des chemins. Soit on se laissait sombrer, soit on redoublait d'ambition. Je suis peut-être redevable à ces déboires, dans un sens. Parce que je pourrais presque dire, enfin je

sais pas, je pense être quelqu'un de plutôt cynique, plutôt réservé, mais...

Oui, vraiment, à bien y réfléchir, je pense qu'avant ces événements j'étais à peine capable de me sentir ambitieux.

Et nous voilà deux ans plus tard, études finies, diplômes obtenus, toujours dans le même appartement. Le projet a bien changé pourtant. On fait moins de théâtre, pour commencer. Et apparemment, on considère les recrutements. C'est parfait pour nos nouveaux plans.

Toujours assise, les jambes étalées en V sur le parquet, Elena mâche un chewing-gum. Elle regarde un peu Siegfried, elle prend des notes avec les yeux.

« Écoute je crois qu'on n'est pas contre t'intégrer au collectif, mais elle t'a dit qu'on a un projet, elle t'a dit quoi exactement ? »

Il pense un instant, se tourne vers Valencia, puis Elena.

« Pas grand-chose, en fait. Tu m'as tellement bien teasé la chose, je me suis même pas demandé ce que c'était vraiment. Mais je sais que vous avez fait du

théâtre, et je suis contrebassiste depuis quinze ans, c'est pas vraiment du jeu mais je me suis dit que... »

Elena se masse l'arête du nez.

J'entends Valencia chercher des céréales avec le bout de sa cuillère, mais son bol est vide, alors elle touille dans le vent.

« Tu lui as rien dit ? »

« Je... »

« Tu veux le faire rentrer dans le projet et tu lui as rien dit ? »

« Mais je pouvais pas ! On était dans un bar, c'était pas safe, y avait trop de monde ! »

« Oui parce que c'est carrément plus sécure de le ramener ici, histoire qu'il puisse bien nous regarder de près, il va bien retenir tous nos visages et ça va être super pratique pour quand les flics voudront dresser des portraits-robots. »

Valencia ouvre la bouche, exhale un silence hébété, la referme. Elle regarde au fond de son bol comme si elle voulait y plonger.

« Et lui sa sécurité alors ? T'y as pensé avant d'impliquer tout le monde comme ça ? Il va faire comment si les autres guignols reviennent nous coler au cul ? »

Siegfried tire une gueule, ses lèvres se retroussent et ses sourcils sont anguleux, il a l'air confus si pas

dégoûté. Son front se ride et palpète, on devine ses méninges encore en train de bloquer sur le mot « portraits-robots ».

Pour toute la gêne que sa présence a provoquée chez moi, je trouve qu'il a l'air d'un très gentil garçon. Il me fait de la peine. Valencia semble vraiment lui faire confiance, on dirait. Il faut qu'il sache. Il faut lui dire.

« Siegfried, écoute, il faut que tu saches que c'est un projet très dangereux. »

Il se retourne vers moi d'un coup. Il avait de toute évidence oublié que j'étais là, debout, les mains dans les poches, prêt à m'enraciner au bout de la table. Il fouille la pièce des yeux, cherche des réponses qu'il ne trouvera pas. Il cherche sur la table basse, dans mes cheveux, sur les godasses d'Elena. Il cherche dans l'ampoule, il cherche par la fenêtre. Mais Siegfried, je suis plein de bienveillance maintenant, tu sais ? Tu peux me demander.

« Mais c'est quoi votre projet ? »

« On va détruire le monde. »

Siegfried, je le connais pas, mais je connais la tête de quelqu'un qui n'a pas encore enregistré l'information qu'il vient de recevoir. Pas qu'il la croira une fois enregistrée. Ses yeux cherchent de l'aide. Valencia est gênée. Elena le dévisage.

« C'est pas une blague. On va détruire le monde, c'est ça le projet. Écoute, prends cinq minutes pour réfléchir, mais il va falloir que tu décides si tu nous suis ou pas. Parce que de notre côté il faut qu'on décide si on protège nos arrières. »

Et elle le dit sincèrement, si sincèrement, qui pourrait bien lui en vouloir ?

Eh, dites, vous vous souvenez quand Elon Musk vendait des lance-flammes au grand public ? Enfin, des lance-flammes, c'est pas un feu grégeois le délire non plus hein, mais ça a la tête d'un fusil et ça crache un peu des grosses flammes, ça fait peur quoi. Enfin bref, on en a, on en a plein même ! On les vend pas cher ! Venez, allez ! On va bien se marrer !

LES YEEZY SONT DE RETOUR, PLUS PURES QUE JAMAIS !

Ça y est, elles sont là ! Adidas a annoncé officiellement cette semaine le fruit de leur nouvelle collaboration avec le rappeur Ye, anciennement connu sous le nom de Kanye West : c'est le grand retour des Yeezy Slides, et ce tout nouveau modèle promet d'être plus élégant que jamais. Bien que peu de détails ne soient disponibles pour le moment, la marque semble laisser entendre que la distribution des sandales sera extrêmement limitée et exclusive à son partenaire Foot Locker.

Nouveau volet de notre série documentaire, **MONSTERS OF DESIGN : ACTION OFFICE**, maintenant disponible en Blu-ray et DVD ! Plongez au cœur de l'Histoire et redécouvrez comment une approche novatrice du design d'intérieur, inspirée par les plus beaux efforts de Frederick Taylor, a fini par mener à l'invention du bureau à cloisons.

Monsters of Design vous révèle tous les dessous de l'aventure de Robert Propst, et comment il a conçu pour Herman Miller leur produit phare : l'Action Office. Un système ingénieux, modulable, à mi-chemin entre le mobilier et l'architecture, mis au point afin de minimiser à l'essentiel les interactions entre collègues, effacer toute distraction, et transformer les travailleurs en machines à traiter l'information.

Commandez maintenant et découvrez en exclusivité le prochain épisode de *Monsters of Design* consacré au Camden bench.

ET TOUT DE SUITE PALAZZO GRASSI

*un peu de spoken word pompeuse FR
pour le plaisir de toustes*

NOUVELLE CHANSON DU GROUPE
COMTE DUCASSE ET LES REQUINS
qui promet d'être lyrique

*Ce château choit sous les vagues
Ruine précoce d'un monde
Qui n'attend que
De couler*

*Une chute est une chute
Une mort est une mort
Personne ne vient voir
Les pierres s'écrouler*

*Le géant Meta
Platforms Inc. rachète
OTHERSIDE®
pour la somme
dérisoire de
13 milliards de dollars*

*Nous sommes fiers de
vous présenter le nouveau
graal de la machine
à laver, notre modèle
Panamatic® ! Grâce à son
système d'écoruissellement,
Panamatic® est capable de
bien plus que de laver les
taches sur vos draps. Enlevez
le sang de vos diamants !
Blanchissez votre argent
sale ! N'oubliez pas de
profiter de notre offre
spéciale Noël : pour chaque
Panamatic® acheté, un an
de lessive offert par l'un de
nos États partenaires !*

La destruction du monde, ça remonte à juste après *Stalingrad*. On était dégoûtés par le bilan de notre année de travail. Un spectacle raté, un collectif éclaté et un pote endetté ; voilà ce que valaient nos efforts. Alors on s'est tâtés un moment. Valencia pensait à se reconcentrer sur les études plus sérieusement, moi je me disais que j'allais avoir du temps pour trouver quoi faire. Elena, elle était vraiment furieuse. Elle voulait choper le jury du festival, le président de la fac, Staline, Wiligut, Joukov, Paulus, les poussins, nous, la vie, tout saisir entre ses phalanges estudiantines, réduire l'existence tout entière en une pulpe dégoulinante de sang et de rage. Personnellement, j'étais plus déprimé qu'en colère. L'inactivité soudaine m'a plongé dans un blues adolescent et implacable, plein de Nirvana, de masturbation et d'apathie sociale. Autant dire que la cohésion de groupe n'était pas au maximum, avec Valencia coincée à la fac, Alex coincé chez lui et Elena coincée dans son seum.

Au bout de deux semaines, la branlette n'avait plus rien à voir avec le plaisir. Dès le début, à vrai dire. À peine une façon de passer le temps quand j'arrivais plus à écouter *Dumb*. Ma pou-belle débordait de mouchoirs, mais je crois que j'ai pas eu un seul orgasme. J'étais devenu un monstre machinique dégoulinant de fluides, un bonobo engagé qui espérait s'envoler par-delà les barreaux avec son éjaculat. Une existence palpitante. J'étais sur le point de me défenestrer juste pour l'adrénaline.

Mais Elena est revenue donner du sens à ma vie, pour changer. Elle avait déjà appelé Valencia, et on avait rendez-vous chez elle jeudi.

Au début, je pensais qu'on allait se remettre au théâtre. Autant l'idée d'être à nouveau productif me plaisait pas mal, autant j'avais encore notre échec monumental en travers de la gorge, et je me voyais pas trop recommencer une mise en scène de zéro. Heureusement pour moi, Elena avait d'autres plans.

Pendant l'écriture de *Stalingrad*, David ramenait ses sources à chaque séance et nous les prêtait régulièrement, moult essais et analyses de la Seconde Guerre mondiale, sa genèse, son contexte, ses personnages, sa conclusion. Je pense qu'il le faisait plus pour étaler sa bibliothèque que pour partager ses connaissances avec la plèbe, toujours est-il qu'Elena les lisait avidement et avait la fâcheuse tendance d'oublier de les rendre.

« J'ai pas perdu mon temps. J'ai rentabilisé mon mood de merde. Les gars, on va faire mieux que du théâtre, on va faire la révolution. »

Elle nous a étalé rapidement sa bibliographie, composée principalement, mais pas exclusivement, d'analyses critiques de *Mein Kampf*, de comptes-rendus détaillés de la révolution d'Octobre, et d'essais militaires écrits par divers généraux de tous les camps. Et on a compris ce qui se passait dans sa tête de petite teigne. Elle avait décidé de casser la gueule à l'Univers.

Son plan, elle nous a dit, c'était d'écrire un livre. Un truc qui fait populiste, mais pas vraiment populiste, juste un truc qui soulèverait les masses, quoi que ça veuille dire. Après, on verra, on est malins, on trouvera bien un moyen d'en profiter pour se défouler sur quelque chose. Ou quelqu'un.

Évidemment, on a commencé par lui dire non, qu'elle a pété un câble, qu'est-ce qu'on va foutre à faire la révolution à trois, et puis la révolution pour quoi, ça a pas de sens. Enfin, on. Surtout Valencia.

« Écoute, je sais que t'es frustrée, et énervée, et... »
« Ben justement, tu sais alors tu me suis, non ? »
« Mais non ! Mais écoute-toi ! Ça n'a aucun sens ! »

« Moi qui pensais que t'étais militante. »

« Pour moi, militante c'est pas s'inspirer de *Mein Kampf*. »

« Mais putain, je m'inspire pas de *Mein Kampf* ! Je veux juste foutre le bordel, et on fout le bordel avec des œuvres bordéliques, alors je vais faire une œuvre bordélique. Mais pas raciste. Ni complotiste. Ni de droite. »

« Donc tu vas foutre le bordel avec un bouquin neutre et sans polémiques. »

« Valencia, tu me fais chier. »

« Bon, disons que tu écris ton truc, après quoi ? »

« Je t'ai dit. On fait la révolution. »

« Mais ça veut rien dire, la révolution ! Et puis on n'est que trois ! »

« Oui ben les nazis ils étaient genre vingt en mille neuf-cent dix-neuf, et t'as vu où ils sont arrivés. Je vais te dire, là j'ai vraiment la haine. C'est viscéral, il faut que je casse des trucs, j'en ai besoin. Alors je me suis dit que si je dois niquer quelque chose, autant que ce soit le système. »

En attendant qu'Elena trouve son sujet et rédige le *Manifeste du Nouveau Monde*, elle nous a demandé à tous les deux de chercher des manières créatives et originales de se révolter. Valencia était toujours réticente, mais personnellement, j'avais rien de mieux à faire que de rêver à jouer les terroristes. Plus Baader-Meinhof qu'al-Qaïda, à choisir, peut-être avec moins de massacres. Je dis bien rêver parce que pour terroriser il faut remplir quelques conditions cruciales qui nous étaient, à ce moment-là, hors de portée, à savoir : être organisés, avoir une idéologie extrême et bien définie, avoir les moyens

de survivre à une existence marginale et ostracisée, et surtout être violents. De toute façon, on savait pas où acheter des mitraillettes, et j'avais pas envie de choper des virus sur mon ordi en allant sur le dark web, parce que ça deviendrait vachement plus difficile pour écouter Nirvana et me masturber la prochaine fois que je déprimerais.

Du coup, j'ai regardé pas mal de films. J'ai lu des livres aussi, mais pas les mêmes qu'Elena et Valencia. J'avais perdu la patience pour la branlette intellectuelle dès mon premier semestre à la fac, et je m'endormais à l'idée même d'un ouvrage théorique. Du coup, j'ai lu *1984* et *Le Maître du Haut Château*, et j'ai regardé *Brazil* et *Equilibrium*, et je me suis dit que c'était déjà pas mal pour apprendre la domination du monde.

Valencia m'a fait remarquer que les dictatures dans toutes ces œuvres sont installées dès le début, qu'on n'apprenait pas comment elles arrivaient au pouvoir, qu'à la limite ça pourrait être inspirant une fois que le monde serait envahi mais pas avant, et que je devrais peut-être commencer par lire *La Guerre de guérilla* de Che Guevara. Elena m'a dit que j'étais enthousiaste, c'était déjà bien, bien mieux que certains, mais que je devrais peut-être en effet commencer à lire *La Guerre de guérilla* de Che Guevara. Les deux me l'ont prêté, mais vu que j'étais très enthousiaste et que c'était déjà bien, je l'ai jamais lu.

Quelques mois plus tard, je m'étais bouffé toute la bibliographie d'Aldous Huxley et j'allais attaquer

celle d'Elena Loudatenko. Parce qu'Elena produit quand elle dit qu'elle produit, et qu'elle est arrivée un beau jeudi matin avec un tapuscrit dans les mains. L'ouvrage, 73 pages A4 en Times New Roman police 11, s'intitulait *Révoltes : pour une victoire populaire*.

C'était une bombe. Le texte était tellement incendiaire qu'on aurait pu l'imaginer lancé sur des CRS. Soixante-treize pages furieuses et enragées où chacun pouvait venir piocher ce qu'il voulait dans un amas de pamphlets, diatribes, conseils de vie, conseils de guerre, textes explosifs à visée universelle qui piquaient taillaient tranchaient à droite à gauche et au milieu. Pour tous les débats qu'on avait pu avoir sur le plus célèbre génocidaire de l'histoire occidentale, je m'attendais bizarrement pas à ce que le manuscrit soit si aligné gauche radicale. *Anti-establishment* n'aurait pas fait justice à la chose, le texte était anti-État, anti-travail, anti-argent, anti-croissance, le tout saupoudré d'une sale envie de brûler des institutions et de renverser des bagnoles, ou l'inverse.

Toujours est-il qu'elle a fini par se trouver une petite maison d'édition suffisamment indépendante et virulente pour publier son travail presque tel quel dès octobre.

Elle savait pas trop quoi faire en attendant la sortie de son bouquin, et vu qu'elle était notre ligne directrice, nous non plus. Alors Valencia en a profité pour relancer la question de la création artistique.

« J'ai pas envie de rien faire pendant trois mois. On t'a suivie dans ton délire un moment mais là j'ai envie de faire de l'art, j'en peux plus de comploter, j'en peux plus. On est un collectif de *théâtre*, je veux faire du *théâtre*. »

Elena était bien emmerdée parce que c'était la première fois depuis un moment qu'elle avait rien à dire. Pas qu'elle ait pas essayé, mais elle avait en effet aucune idée de la direction à prendre en attendant la réaction des masses, et elle voulait pas se faire taxer de petite dictatrice vétotiste alors que c'était elle qui avait fondé le collectif putain, elle est pas comme ça, c'est bon, faisons du théâtre.

Du théâtre, et tout ce qu'on voulait d'autre. On a été très inspirés. Valencia a écrit une pièce, Elena a écrit un pilote de podcast, j'ai écrit une chanson, et on a tout réalisé. Elle était bien cette chanson. Elle l'est toujours, honnêtement. Ça fait Gmaj7 C#m7b5 Cmaj7 D7 parce que c'est de la bossa-nova. Je la jouais au synthé, Valencia chantait, et j'avais ramené Sam pour qu'il fasse la guitare rythmique. Même Elena s'est motivée pour accompagner au cajón. Ça s'appelait *Gente*, et on en était tellement fiers qu'on l'a foutue partout.

Pour le podcast, on s'en servait comme intro. De tous nos nouveaux projets, le podcast était peut-être celui qui tenait le plus au cœur d'Elena, d'une part parce que c'était son idée, ensuite parce que c'était celui qui restait selon elle le plus proche de ses

préoccupations belliqueuses. Elle voulait l'appeler *Outcast*, mais on lui a dit que c'était nul et sûrement déjà pris, alors elle a changé pour *Post-caste*, et on lui a dit que c'était encore pire et qu'elle était pas obligée de chercher un jeu de mots avec podcast pour son titre, alors elle nous a dit qu'on commençait sérieusement à lui casser les couilles et c'est resté *Outcast*. Le sujet était, surprise, l'insurrection. Chaque semaine, elle évoquait, en compagnie de Valencia et d'un invité, un épisode historique différent. Le premier revenait sur la révolution d'Octobre, le deuxième sur l'insurrection de Kronstadt, le troisième sur la guerre d'Indochine, et au quatrième elle s'est rendu compte qu'elle avait que trois écoutes par semaine, alors elle a laissé tomber, ce qui est dommage parce que, apparemment, ça allait parler des *barbudos* et être très intéressant.

Quoi qu'il en soit, *Gente* est revenue pour notre nouveau projet théâtral. Valencia a écrit la pièce en une semaine et on l'a mise en scène en un mois et demi, un record de vitesse inimaginable, tellement inimaginable en fait que le jour de la première on se demandait encore si on l'avait vraiment finie. La pièce s'appelait *Brawl*. Deux combattants de rue, Elena et moi, philosophaient et se mettaient des patates pendant une heure et demie, avec un interlude musical à quarante-cinq minutes. *Gente* du coup, qu'on remixait en duo synthé/sifflement, sans le chant vu que Valencia était pas sur scène.

Ça marchait pas trop mal. Suffisamment pour qu'on tourne un peu en tout cas. On n'avait pas

besoin de grand-chose, le spectacle aurait même pu se faire dans la rue, mais c'est pas passé avec la quasi-nudité des deux combattants. Étrangement, les tétons apparents de mon torse poilu avaient l'air de moins gêner les passants que le soutif d'Elena. Enfin bon. De toute façon il a commencé à faire froid vers septembre, donc c'était pas plus mal.

On a eu une vingtaine de dates en se jetant sur tous les campings et festivals de jeune création de France. La tournée a duré quelques semaines. Ça plaisait. On n'a pas eu de standing ovation, mais ça plaisait. Ça nous a fait du bien. Ça a pas mal calmé notre teigneuse en chef. L'air moins pollué, le succès relatif du spectacle, voyager, se taper sur scène, ça l'a défoulée. Elle allait mieux. Et puis son bouquin allait pas tarder à sortir, elle voulait voir ce que ça donnerait.

Notre dernière date était au Lido, petite salle de spectacle de la commune de Gaillon, où on a joué devant treize personnes. Deux petits vieux et une ado se sont endormis pendant *Gente*, mais le reste de la foule était en délire. Enfin, ils nous ont applaudis. Et on a eu deux rappels. Un beau point final pour cette aventure théâtrale. Trois spectateurs sont même venus nous voir après la représentation. À peu près notre âge, ils avaient l'air sympas et on avait un train dans deux heures, alors on a pris un verre avec eux en terrasse au bistrot près de la gare.

Apparemment, on était tombés sur le seul autre collectif de passage à Gaillon en ce début

d'automne. Sauf qu'eux ils avaient pas de représentation au Lido, ils étaient juste en vacances. Ils s'appelaient Les Ravitailleurs et ils avaient deux autres membres à Paris. En tout cas, on était attablés avec un beau trio de winners.

D'abord, il y avait Élise Marinetti, une danseuse contemporaine, qui avait un peu de mal à se faire prendre au sérieux dans sa pratique, parce qu'elle fait moins d'un mètre soixante et qu'elle porte des lunettes avec des verres de la taille de mon poing. Ce qui est dommage parce qu'elle nous avait fait une petite démo et qu'elle avait l'air de se débrouiller. Enfin j'y connais rien en danse, mais elle avait l'air agile.

Il y avait aussi Manuel Frias-Vidal, un jeune étudiant espagnol arrivé en France il y a trois ans pour un Erasmus à la fac de Nanterre, tombé amoureux du théâtre de marionnettes du Mouffetard. Il disait que depuis il fabriquait au moins une marionnette par mois, que toutes avaient un nom, une personnalité, un fonctionnement et un rôle théâtral différents. Je le croyais pas trop, parce que j'ai du mal à imaginer qu'on puisse entasser autant de marionnettes chez soi sans y perdre un peu de santé mentale et que la sienne avait l'air d'aller, quoique rétroactivement je sois pas sûr de pouvoir juger de la santé mentale de qui que ce soit en un coup d'œil et quelques pintes.

Bref, le dernier était Jean-Luc Lebœuf. L'auteur du collectif. Il sortait d'une fac de philo et rêvait d'être conseiller dramaturgique. Chacune de ses

phrases défiait ses interlocuteurs à un concours de qui aura la plus grosse culture gé auquel j'avais vraiment pas la foi de participer. J'ai tendance à avoir du mal avec la prétention, mais il avait une bonne descente et ça me le rendait sympathique pour une raison qui m'échappe. Peut-être parce qu'il payait des verres à tout le monde. Je me demandais comment ses cheveux pouvaient rester si vivaces avec un nom pareil. Faut croire que tous les Jean-Luc Lebœuf ne sont pas des quinquagénaires alopéciques.

Ça parlait puissance politique du théâtre, théories des arts de la scène et toutes sortes d'onanismes cérébraux auxquels s'adonnent les praticiens du monde dramatique, conversations plaisantes mais vite saturantes pour les plus distraits et volatils d'entre nous. Fort heureusement pour moi, les choses se sont mises à bouger quand Elena a commencé à parler de son livre.

« Toi, t'as sorti un bouquin ? »

« Ben ouais. »

« Je te crois pas. »

« Me crois pas alors. »

« T'as quel âge ? »

« Vingt-deux ans. »

« Je te crois pas, t'as pas écrit un bouquin. »

« Ben tu sais quoi, j'ai un exemplaire sur moi. »

« Mais nan. »

« Tiens. »

Nous, on le savait pas. Elle nous l'avait pas montré son exemplaire. Elle nous avait même pas dit qu'elle en avait un. On a tout de suite compris quand on l'a vu. L'ouvrage était un petit bloc orange orné de petites lettres bleues. En quatrième de couverture, une citation non attribuée, tirée du livre : « Notre révolution est terrestre, elle est solaire, elle est cosmique. Notre révolution ne s'arrête jamais. »

Sur la première de couverture, le titre, en bleu, en gros, au milieu, rien de spécial. La surprise venait du nom de l'autrice : là où on s'attendait à lire un prénom-patronyme en majuscules se pavait un discret « Collectif Jeudi ».

« T'as signé Collectif Jeudi ? »

Valencia était un peu bourrée et beaucoup pas contente.

« Et tu nous en as pas parlé ? »

« Ben je me doutais que vous seriez pas d'accord, alors je... »

« Et c'était une raison pour le faire du coup ? Tu pensais pas qu'on s'en rendrait compte à un moment ? »

« Non, mais vu qu'on doit agir en collectif, je me disais que... »

« Mais tu te fous de ma gueule, c'est ça pour toi le collectif ? »

« Ben je l'ai pas fait toute seule ce livre, vous étiez là, non ? Vous m'avez soutenue, non ? »

« Putain, mais ça veut pas dire que tu peux foutre nos noms sur ton truc juste parce que t'assumes pas tes conneries ! Alex, dis quelque chose ! »

« Vas-y Alex, dis quelque chose ! »

Jusque-là, j'avais toujours cru ce cliché conversationnel aussi terrifiant qu'usé réservé aux comédies romantiques estivales, mais voilà. J'y étais. Deux personnes en colère dans l'attente de mon soutien ; moi coincé au milieu du champ de mines verbales. Évidemment que ça m'a cassé les couilles, qu'Elena prenne des décisions au nom de tout le monde. Mais ça avait l'air de partir d'une bonne intention, et je savais pas s'il fallait vraiment la lyncher en public, devant un collectif, devant des rivaux, devant un Jean-Luc qui fait le mec, tout ça alors qu'elle vient tout juste de commencer à se remettre de ses échecs. En tout cas, je devais désamorcer cette dispute, là, tout de suite, avant qu'elle m'éclate dans la gueule.

« Bon, écoutez... »

« Wow wow wow, trois secondes, Elena, faut qu'on parle là. »

Jean-Luc avait pas fini de la ramener, mais cette fois je lui en voulais pas. Je pensais pas un jour louer l'intervention pédante d'un intellectuel suffisant, comme quoi il faut s'attendre à tout. Il tenait

le livre, entrouvert. Apparemment, il avait eu le temps de le feuilleter. Et il avait des choses à redire.

« C'est ça ton livre ? »

« Comment ça c'est ça ben oui c'est ça, tu le tiens dans tes mains ou pas ? »

« Non mais je veux dire, c'est ça le sujet ? La révolution ? »

« La révolution ouais, comment la faire, pourquoi, quand. »

« T'es une révoltée du coup. »

« J'ai mon mot à dire je pense. »

« C'est un projet ? »

« ... »

« C'est *votre* projet ? »

C'était la fête pour les tables à côté. Un type se marrait à chaque fois que son pote ouvrait la bouche. J'avais fini par me demander s'il le trouvait vraiment drôle ou si c'était juste sa voix qu'il trouvait ridicule. Un verre venait de se casser à l'intérieur du bistrot, des clients applaudissaient. Quelques chanteurs improvisaient un chœur à *Take on Me* qui passait à la radio.

Chez nous, silence de mort. On savait pas trop quoi répondre. Même Elena avait pas l'air sûre. Est-ce qu'on voulait encore foutre la merde après ce renouveau théâtral ? Les Ravitailleurs nous dévisageaient avec impatience, peut-être un peu d'irritation. C'était gênant, et ça aidait pas à réfléchir.

« Vous faites la révolution ou pas ? »

« Mec, laisse-nous trois secondes. »

« Putain, vous la faites ou pas ? »

C'était tout de même cocasse, un petit type tout sympa tout prétentieux tout philosophe qu'on venait de rencontrer, qui nous engueulait soudain pour savoir si oui ou non on allait renverser l'ordre des choses. Encore plus étrange, ses deux compères n'avaient pas l'air de trouver ça bizarre. Pire, leurs visages se contractaient peu à peu, imperceptiblement, les sourcils se fronçaient, les bouches se tordaient. Deux chiens de meute prêts à bondir sur rugissement du chef.

Valencia était bouche bée. Elena avait les yeux écarquillés, les poings crispés, les dents serrées, verrouillées. Elles en revenaient pas. Il nous engueulait pour ça ? Vraiment ? Ça devenait tendu, et on avait du mal à comprendre pourquoi ou comment. Valencia voulait dire quelque chose, mais sa mâchoire pendait trop. Elena aussi, mais la sienne pouvait pas s'ouvrir. J'avais pas d'excuses. Il fallait que je parle. Rien pour me sauver cette fois.

« Bon, ça va, non ? On est entre collectifs, entre artistes, là... On a chacun nos... Chacun ses projets, les nôtres vous regardent pas, les vôtres nous regardent pas, et... Et voilà, on va se calmer, finir nos bières, on va tous se détendre et on va rentrer dormir, et on va pas s'entre-tuer pour rien. D'accord ? »

Personne ne m'avait écouté. Peut-être même entendu.

« D'accord ? »

Jean-Luc était courbé par-dessus la rangée de petites tables rondes qui séparait les deux collectifs, ses coudes pointus enfoncés dans le meuble, ses poings fermés comme fixés parmi les verres vides. À voir sa tête, il voulait se donner l'air menaçant. Il contractait tous ses zygomatiques, montrait les dents, tendait la nuque, gonflait les narines. Il faisait chihuahua en colère. Il regardait fixement Elena, et dégaina droit vers son nez un index fébrile et belliqueux.

« Je crois que vous vous rendez pas compte de qui vous êtes en train de provoquer. La révolution est à nous, elle est à *nous*, ok ? Alors vous allez me dire maintenant si vous la faites ou pas, et vous arrêtez de vous foutre de ma gueule parce que j'ai pas le temps pour vos conneries. Y a pas la place pour deux collectifs révolutionnaires dans ce pays, et vous avez intérêt à vous calmer rapidos si vous voulez rentrer chez vous intacts. »

J'avais pas entendu beaucoup de menaces dans ma vie, et je dois dire que je m'attendais pas à entendre un jour quelqu'un utiliser le mot « rapidos » pour essayer d'intimider qui que ce soit. Ça

avait pas l'air de surprendre Elena plus que ça, trop occupée à décoder les informations qu'on venait de lui gueuler. L'expression qui se dessinait sur son visage était familière. Elle s'était pas montrée depuis quelque temps, mais on la reconnaissait tout de suite. Ça y est, elle voulait encore piétiner l'Univers.

« Qu'est-ce que t'as dit ? »

« Tu m'as entendu. Vous laissez tomber la révolution ou vous sortez pas de Gaillon vivants. »

« Petit merdeux, pauvre résidu de foutre desséché, je vais te faire bouffer tes dents. »

« Ben voyons. »

« Rends-moi mon livre. »

« Je crois que je vais le garder un peu, hein ? »

Les deux s'étaient levés. Ils se toisaient, le torse bombé, deux macaques défendant leur territoire. Élise et Manuel s'étaient dressés derrière leur cerveau, piètres sidekicks, gardes-chiourme du leader d'une meute de chiots. Toute cette hostilité avait presque fini de tirer Valencia et moi de notre inaction. On n'allait quand même pas s'entre-tuer pour ces conneries de révolution et on comptait pas laisser Elena se mettre sur la gueule avec ces bouffons.

« Tu vas me rendre mon putain de livre. »

« Vous allez oublier la putain de révolution. »

« Tu saurais pas reconnaître la révolution si elle te lâchait un pet dans la gueule. Rends-moi mon livre. »

« Bon ok, c'est bon, c'est la guerre. »

Tout s'est passé très vite.

Jean-Luc a commencé à enjamber maladroitement la table qui le séparait d'Elena. Il galérait à trouver l'appui nécessaire pour se jeter sur elle, et ce qu'il voulait être un bond de fauve meurtrier ressemblait plutôt au témoignage cruel d'un manque d'activité physique. Pendant que Manuel aidait le philosophe dans sa résistible ascension, Élise avait déjà sauté sur la table d'à côté, prête à nous attaquer du haut du mètre et demi qu'elle venait de gagner.

Ni Valencia ni moi n'avions eu le temps de nous lever, on comprenait pas encore vraiment ce qui se passait, arrêtés dans une position aussi inutile que vulnérable, à mi-chemin entre assis et debout, les mains toujours appuyées sur les accoudoirs de nos chaises. Heureusement qu'Elena était plus vive. Et colérique.

Avant qu'on puisse réaliser, elle avait mis un coup de pied dans la table qui lui faisait face, déstabilisant la danseuse et rejetant Jean-Luc sur Manuel, poussant les deux au sol. Elle se saisit d'un verre qui traînait et le jeta sur Jean-Luc, qui le prit en pleine face. Il lui éclata au visage comme une grenade translucide.

« AH ! MES YEUX ! SALOPE, MES YEUX ! JE VAIS VOUS TUER ! »

Il gigotait par terre, de la bière et des bris de verre plein la gueule. Élise reprenait doucement

son équilibre, Manuel l'empêchait comme il pouvait de se cogner la tête contre le béton. Les clients commençaient à se lever pour intervenir. J'étais un peu stressé, et pas très à l'aise. Elena nous attrapa chacun par la manche.

« On se casse. »

On a foncé vers la gare. Notre train arrivait dans cinq minutes. Au loin on entendait une envolée de propos aussi peu courtois que lyriques, hurlés à travers une flaque de bière et de sang.

Je me suis retourné en arrivant sur le quai. Élise nous courait. J'avais toujours du mal à comprendre pourquoi on était en train de fuir une scène de coups et blessures, alors je gigotais sur place en attendant l'inévitable résolution de cette affaire sous les frappes d'une danseuse ou à l'arrière d'une voiture de flics. Elena faisait craquer ses doigts. Valencia compostait son billet.

On montait dans le train lorsqu'elle est arrivée sur le quai. Une minute d'arrêt, c'était assez pour qu'elle nous poursuive à l'intérieur, et plus loin encore, jusqu'au bout du monde s'il le fallait pour nous ramener au pied de son Jean-Luc, parodie bigleuse de molosse infernal. On pouvait pas la laisser faire, je la repoussais comme je pouvais pour l'empêcher d'entrer et Valencia s'acharnait sur ses doigts fermement agrippés au cadre de la porte. Elle beuglait, bavait, mordait, tous ses muscles

contractés en un bloc de béton inamovible. Autant pousser une montagne.

Et puis un râle derrière nous.

« Putain, j'en peux plus. »

Elena nous décala doucement mais fermement sur le côté. Élise sentit la pression se relâcher. Ça y est, elle allait se jeter sur nous, nous laminer les yeux des appendices interminables qui lui servaient de doigts, venger son camarade, hurler à la lune. La sonnette du départ retentit. On allait être enfermés avec elle.

Sauf que non. J'avais oublié qu'Elena était d'humeur coup de pied ce soir-là. La semelle de sa botte de cuir alla s'enfoncer profondément dans le plexus solaire de sa victime. Qui s'envola, plongea et s'écrasa sur le quai. Les portes se refermèrent. En regardant bien à travers le hublot on pouvait voir des morceaux de ses lunettes rondes explosées à ses pieds. Lorsque le train quitta la gare, elle se tordait encore de douleur, frottant ce qui restait de son coccyx.

L'adrénaline était retombée. Le trajet allait être long et fatigant. Notre train nous ballottait sous la pluie, à travers les paysages nocturnes, comme des souches mortes dans une rivière. Nos corps-nouilles flanchaient mollement de gauche à droite, nos têtes se seraient décrochées de nos nuques si on les avait pas tenues.

Elena prononça les seules paroles du voyage.

« Je me suis laissée aller avec ces conneries de théâtre. J'ai plus le temps pour ça. Vous avez vu ? J'ai baissé ma garde, et la révolution a failli nous passer sous le nez. Faut qu'on se réveille, les gars. Faut qu'on arrête de se faire cracher dessus et qu'on revendique ce qui est à nous. Ce monde va pas nous laisser nous faire une place, alors on va la prendre de force. »

J'étais toujours pas très sûr de comprendre pourquoi on pouvait pas partager la révolution, mais j'étais pas sûr non plus qu'à l'heure présente ce débat m'intéresse. Ce que je savais, c'est qu'on allait sûrement finir par recroiser ces trois fanatiques et leurs deux potes à la capitale et qu'on allait devoir se défendre, peut-être plus définitivement cette fois. Je savais aussi qu'on n'irait pas voir les flics pour qu'ils nous aident, déjà parce que ça la foutrait mal si c'est pour la révolution qu'on se bat, et ensuite parce qu'on aurait sûrement peu de crédibilité aux yeux de la Loi après avoir possiblement éborgné un type et éclopé sa camarade. À cause d'un bouquin en plus. Qu'on n'a jamais récupéré, d'ailleurs.

Je bâillais. Ça me faisait des petites larmes au coin des yeux. Quand je commençais enfin à m'endormir, on arrivait déjà à Paris.

NEUE MUSIK VON
FRANZ PIFPI UND DIE KAKERLAKEN

DAS LIED EINER MAUS
ERSTE SINGLE VOM NEUEN ALBUM
NACHMITTAG SCHWIMMSCHULE

*Sie sang so gut
Ich habe seinen Namen vergessen
Aber sie hat so gut gesungen
Was für ein Talent
Was für ein Talent ?*

Qui a dit qu'une ville ne pouvait pas être TROP équitable ?

Après la NAC en Égypte,
Après NEOM en Arabie saoudite.

Vous aussi, OSEZ RÊVER
D'UNE NOUVELLE VILLE CONSTRUITE
EN PLEIN MILIEU DU DÉSERT !

Chez SindaCo, nous savons qu'aucun projet n'est trop démesuré
s'il vous tient vraiment à cœur.

Nos experts s'engagent à vous accompagner à chaque étape, du financement à la construction :

- Privatisation et détournement de sources d'eau !
- Rachat et pacification de terres nomades ancestrales !
- Sécurisation d'énergies fossiles!

Un urbanisme préoccupé par votre protection et vos valeurs !

SindaCo s'occupe de tout ! Alors, qu'attendez-vous ?

Faites sortir vos rêves du sable.

SindaCo, we love you.

Lubrizi-Lubriza- Lubrizilaloula !

*Aujourd'hui, LUBRIZOL®
vous présente en exclusivité sa
nouvelle gamme de revêtements
City Coating Plus ! Marre du
blanc et gris triste des HLM ?
Optez pour un noir aussi sobre
que chic avec notre nouvelle
sélection de revêtements pour
immeubles ! Redécouvrez vos rues
avec LUBRIZOL® !*

**6 PRESUMED DEAD
IN SUPERNATURAL
TRAGEDY
AT HIRSHHORN
MUSEUM IN DC**

Ron Mueck's hyper-realistic sculpture *Big Man* spontaneously came to life this morning, allegedly killing 6 before collapsing under its own weight. Police are still quiet on the case as mainstream media start suspecting what they can only describe as a bizarre publicity stunt.

VIOLENT CRIMES : NOUVELLE DÉBÂCLE POUR LES YEEZY SLIDES

Émeute hier dans un centre commercial près de Cannes, où pas moins de 350 personnes sont venues dès l'aube faire la queue pour les nouvelles sandales Yeezy Slides. Le bilan reste incertain pour le moment, mais les pompiers sur place nous assurent que les blessés sont graves, nombreux et souffrants. On compte très exactement un seul et unique mort. Un trou d'une vingtaine de mètres de haut dans la façade ouest du centre commercial demeure pour l'instant sans explications.

Rappelons que la distribution très limitée des sandales ainsi qu'un manque de communication avec le distributeur Foot Locker furent déjà à l'origine d'une rixe dans le centre commercial de Ramat Aviv à Tel-Aviv, en Israël, en mars 2022.

Voilà. Toutes ces péripéties, c'était y a quelques semaines. Retour au temps présent, Valencia à peine remise de son réveil, son homme à son côté, Elena qui le somme de répondre sous couvert de sous-entendus glaciaux, et moi, qui suis là.

Siegfried semble pour le moins déconcerté de se prendre des menaces de mort dès sa première rencontre avec les potes de sa nouvelle copine. Nouvelle copine ? Je peux dire ça s'ils se sont rencontrés hier ? Enfin bon, ça me regarde pas, quoi qu'il en soit, ça a plus l'air de lui plaire tant que ça ces délires de collectif.

« Alors ? Tu nous rejoins ou pas ? Si tu veux pas c'est pas grave hein, juste nous il va falloir qu'on soit sûrs que tu nous foutes pas dans la merde derrière. »

J'aimerais pas être à la place de Valencia en tout cas. Ça doit pas être facile de tempérer des propos pareils.